



Catherine Pinguet

Les îles des Princes

Un archipel au large d'Istanbul

Les îles des Princes

Un archipel au large d'Istanbul

L'archipel des Princes est formé de neuf îles, dont quatre sont habitées à l'année et quotidiennement desservies par les ferries. Cinq autres, plus petites, sont désertes ou transformées en propriétés privées. Selon le temps, clair ou brumeux, la direction des vents, elles apparaissent étonnement proches ou très lointaines. Inaccessibles lors de tempêtes ou d'épais brouillard, elles sont provisoirement coupées du monde.

Les Turcs les appellent simplement *adalar* (les îles), mais les Européens disent toujours îles des Princes.

Cet essai retrace l'histoire de ces îles radieuses et maudites, tour à tour lieu d'exil, de bannissement, de retraites monacales, de villégiature pour les riches familles chrétiennes et juives, d'excursions loin de l'effervescence stambouliote.

Cette histoire de l'archipel, passionnante, comme l'est souvent celle des mondes insulaires, conduit à évoquer le cosmopolitisme d'antan et le départ successif des Grecs, longtemps majoritaires au large d'Istanbul, mais aussi des Arméniens, des Juifs et des Levantins.

Les îlots fascinaient l'écrivain Sait Faik Abasıyanık. Parmi eux, la Plate et la Pointue furent le théâtre d'événements si singuliers qu'ils ont, aujourd'hui encore, la réputation de porter malheur.

Catherine Pinguet, Docteur ès lettres, est chercheuse associée au Centre d'Études Turques, Ottomanes, Balkaniques et Centrasiatiques (CNRS-EHESS). Elle a publié notamment, *La Folle sagesse* aux éditions du Cerf, *Les chiens d'Istanbul* aux éditions Bleu autour, *Istanbul, photographes et sultans 1840-1900* aux éditions CNRS.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réputation de porter malheur, d'être de mauvais augure.

I

Sous l'empire byzantin :
exils et retraites monacales

Au IX^e siècle, tandis que les pirates varègues envahissent les eaux de la mer de Marmara, le nom de la plus grande île, Prinkipo, était connu de tous les historiens. À l'époque, l'appellation « île du Prince », puis « des Princes », ne concernait que Prinkipo où l'empereur Justin II s'était fait construire un palais, en 569. Aucun souverain ne semble avoir suivi son exemple. Comme le souligne Raymond Janin, auteur d'une étude historique et topographique consacrée à l'archipel, « les îles furent très peu fréquentées par la population de Constantinople, et la cour elle-même les dédaigna³ ».

Le nom de Princes, repris par tous les voyageurs européens, n'est donc pas redevable aux splendides résidences qu'abrite toujours l'archipel, mais remonte à l'Empire byzantin quand, en matière de délits politiques, une punition courante était l'exil et l'enfermement dans un monastère au large de Constantinople. Le souvenir de ces pages de l'histoire, leur contraste avec la saisissante beauté des lieux, ont fasciné plus d'un esprit, tel le géographe Petr Aleksandrovitch Chikhachev :

Celui qui ne connaîtrait pas de quel raffinement de cruautés étaient victimes les infortunés condamnés à passer leurs jours sous le beau ciel de la Propontide, en face de la côte pittoresque de la Bithynie, ne les plaindraient peut-être pas et trouverait cette Sibérie byzantine bien douce comparée aux steppes glacées de l'Asie septentrionale⁴.

Ou encore, Gustave Schlumberger, auteur d'un ouvrage sur l'archipel, qui ne peut s'empêcher de comparer une chose à une autre, plus connue de ses lecteurs :

Naples possède Capri et Ischia ; Constantinople a les îles des Princes. Le Napolitain n'est pas plus fier des joyaux qui parent son golfe que ne l'est le Grec de Péra de ces îles charmantes,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le 17 avril 1453, l'amiral Baltaoğlu, laissant une grande partie de sa flotte aux portes de la ville pour surveiller les bateaux grecs et vénitiens, se dirige vers l'île de Prinkipo :

Il y avait là une forteresse assez puissante, écrit Critobule d'Imbrose, historien et homme politique byzantin, défendue par trente hommes revêtus de cuirasses. Baltaoğlu en fit le siège, ébranla les remparts à coups de canon et finit par mettre le feu à un monceau de fagots pour obliger les assiégés à se rendre. Une partie de ces derniers périt dans les flammes, le reste se jeta à travers le feu pour se rendre à discrétion. Le vainqueur fit mettre à mort les soldats de la garnison et vendit les habitants²⁴.

Mehmed II, surnommé Fatih, « le Conquérant », fait son entrée solennelle dans Constantinople le 30 mai 1453. À cheval, il se rend à Sainte-Sophie où une prière est prononcée. Il ordonne de mettre fin aux pillages, le butin amassé étant jugé suffisant. Mehmed II veut faire de sa conquête la capitale prospère de son Empire. Les ruines sont nombreuses et la moitié de la population a disparu, massacrée, réduite en esclavage ou enfuie. Il est proclamé que les Grecs qui ont échappé aux pillards peuvent rentrer librement chez eux. Ils sont placés sous la responsabilité de leur patriarche, se voient accorder le libre exercice de leur religion et le droit de conserver leurs tribunaux pour résoudre les litiges de la communauté. Conformément au droit islamique, ils bénéficient de la protection des autorités ottomanes moyennant le versement d'un impôt. Au large de la ville, les plus grandes îles sont à nouveau habitées et incorporées dans l'Empire avec un gouverneur résidant à Kartal, sur la côte asiatique.

Un humaniste pionnier des études byzantines, Pierre Gilles

Un peu moins d'un siècle après la conquête de Constantinople, François 1^{er}, allié du Süleyman Le Magnifique contre Charles Quint, confie à Pierre Gilles la mission de visiter les régions du Levant et d'en rapporter des manuscrits anciens. Naturaliste et philologue, auteur d'un traité sur les animaux, Gilles s'intéresse tout particulièrement à la Constantinople byzantine dont de nombreux monuments sont déjà détruits ou menacent de disparaître. Son travail consiste à rassembler le plus grand nombre de sources antiques et médiévales, puis à les confronter avec ses observations sur place.

Durant son premier séjour à Constantinople, de 1544 à 1547, Pierre Gilles s'est rendu dans plusieurs îles des Princes, notamment à Chalkis qui, selon Aristote, avait reçu son nom d'un certain Démonèsos :

L'île a une mine de cyanose et de chrysocolle. On y trouve un or exceptionnel, remède pour les yeux, ainsi que du cuivre appelé nageur parce que des plongeurs vont l'extraire. C'est celui dont est fait, ajoute Aristote, la statue qui se dresse dans l'ancien temple d'Apollon dans la ville de Sicyone²⁵.

D'après Gilles, les amas de déblais remplis de débris bleu sombre observés à l'est de l'île proviennent de l'extraction du cuivre, de chrysocolle et de cyanose. Il pense qu'à cet emplacement, creuser les fonds marins permettrait sans doute de trouver cette fameuse mine d'or évoquée par Aristote, puis par Étienne de Byzance, au VI^e siècle.

Au nord-est de l'île du Prince, sur la plaine littorale, Gilles mentionne un village nommé Prinkipo. À l'est, il remarque de « magnifiques fondations d'un ancien monastère où pouvaient d'ordinaire vivre plus de cinq cents moniales ». Non loin de là, il est le premier voyageur à mentionner, après la conquête de

Constantinople, un second village nommé Karya²⁶.

À Antigone, Gilles décrit des habitations, le long du rivage, entourées de quelques vignes. Le reste est couvert de bruyère, d'arbousiers, de romarin, de chênes verts et de ladanum. Sur le plus haut sommet de l'île, une église se dresse encore, à proximité de laquelle se trouvent une citerne et des puits toujours plein d'eau. En 1641, le célèbre voyageur ottoman, Evliya Çelebi, parlera lui aussi d'une bourgade, en bordure de mer, entourée de vignes, de jardins et de puits. Il précisera que l'île est habitée par des marins et des pêcheurs et qu'elle a une tour, celle qui sera représentée un siècle et demi plus tard dans une gravure de Cosimo Comidas de Carbognano, auteur d'une description topographique de Constantinople et de ses environs²⁷.

Au sujet de Prôtos, « Premier », Gilles indique seulement qu'à l'est, près du rivage, se trouvent un village, un port et deux citernes. Rien n'est dit concernant Plati, si ce n'est que l'île est basse et presque plate. En revanche, l'îlot voisin fait l'objet d'observations :

Par son altitude, Oxeia dépasse toutes les collines de Byzance. En quelques endroits, son ascension est impossible à cause de la raideur des versants. Elle conserve de nombreux vestiges de citernes et d'autres édifices. On affirme qu'il y a eu là une forteresse impériale et qu'elle fut comme la retraite de Capri pour quelques empereurs, ce qui ne semble pas du tout contraire à la vérité parce qu'elle paraît fortifiée par la nature. Elle a un port à l'est d'où l'on distingue les môles rompus. Nulle part aux environs de Byzance, on ne ramasse des huîtres d'un si bon goût qu'autour de cette île²⁸.

Les sommes promises à Pierre Gilles pour l'achat de manuscrits anciens ne furent jamais versées. En 1448, à court

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voyageur à Constantinople et dans les environs, conseille lui aussi de se rendre sur les îles pour chasser et pêcher : « Le gibier qui abonde dans ces petites colonies, surtout à l'époque où les cailles sont chassées de la rive asiatique, les nombreuses variétés de poissons dont les parages sont peuplés, offrent à l'étranger et au Franc de Péra un agréable passe-temps⁵⁴. » Frédéric Lacroix précise, comme de nombreux voyageurs avant lui, que « sur les îlots d'Oxia et de Plati, on pêche d'excellentes huîtres, ce qui n'est pas à dédaigner dans ce pays, car les huîtres de la mer Noire et du Bosphore sont si fades qu'elles ne sont pas mangeables. » En 1855, dans son *Itinéraire historique et descriptif de Paris à Constantinople*, Pharamond Blanchard confirme que « Plati et Oxia sont surtout remarquables pour les huîtres que l'on trouve sur leurs rochers⁵⁵ ». Il convient peut-être d'indiquer que parmi les animaux qui vivent sous l'eau, les musulmans ne mangent que ceux qui ont une nageoire et des écailles. Ils ne consomment par conséquent pas d'huîtres, ni autres coquillages et crustacés.

Durant la première moitié du XIX^e siècle, quelques familles commencent à délaisser les rives du Bosphore, préférant passer l'été au large de Constantinople. En 1844, Alexandre Timoni, dans ses *Nouvelles promenades dans le Bosphore ou Méditations Bosphoriques*, signale des Arméniens qui, « depuis quelques temps, se font construire des maisons de campagne à Proti ». Sur une colline de Prinkipo, « se rassemblent, surtout les jours de fêtes, les villageois et autres dames qui passent l'été dans ces beaux lieux. C'est là, écrit-il, que ces jeunes beautés, parées de toutes les grâces qui distinguent le beau sexe grec se promènent. » Il préfère toutefois l'île de Halki, surtout au printemps, « quand les collines sont couvertes de genêts et tapissées de fleurs odorantes ». Au village écrit-il, « règne une

liberté qui dégénère rarement en licence ». « Antigone est moins fréquentée que Prinkipo et Halki. On y rencontre cependant quelques familles de négociants grecs qui y passent l'été ».

Alexandre Timoni se rend également à Antérovithos, îlot dont il ne dit pas grand-chose, l'endroit étant à ses yeux propice à des rêveries et à des transports qu'il qualifie lui-même de « passablement romantiques » :

En me promenant sur cette île abandonnée où on n'entendait d'autre bruit que celui des vagues qui allaient expirer sur ses rives, je rêvai sur les attrait de la solitude pour les cœurs que le vain bruit du monde a blasés. La solitude ! Ah ! Qu'elle a des charmes pour toute âme qui, hôte d'un corps caduc et misérable, aime à méditer sur le néant de tout ce qui passe, sur les merveilles de la création, sur les Augustes profondeurs de la Divinité !

Et de se lancer dans une tirade au cours de laquelle il prend tour à tour à partie le voluptueux, le vindicatif, le philosophe athée, l'orgueilleux, l'impie, le vil flatteur, l'envieux, la coquette, pour terminer par ces mots : « Moi, je veux méditer souvent dans la solitude la plus profonde sur les augustes attributs du Très Haut, heureux si je réussis à soulever un tant soit peu le voile sublime qui le cache aux regards profanes⁵⁶ ! »

Selon Robert Walsh, aumônier attaché à l'ambassade britannique, en vertu d'un décret, les îles auraient été entièrement abandonnées aux Grecs et aucun Turc ne serait autorisé à y élire domicile, sauf temporairement dans le cadre de son emploi. Walsh, qui était arrivé à Constantinople en 1820, fut témoin d'assassinats de Grecs en représailles des premières insurrections dans le Péloponnèse. Il était sur place quand, sur ordre du sultan Mahmud II, le patriarche Grégoire V fut arrêté et pendu le 10 avril 1821, jour de Pâques. Deux aumôniers et trois

archevêques subirent le même sort. En pareilles circonstances, les Grecs restaient plus que jamais dans leurs quartiers, à Fener, à Péra, dans des villages du Bosphore ou sur les îles des Princes. En réalité, aucun décret n'interdisait à des Turcs de s'installer dans l'archipel.

En 1836, quand Robert Walsh publie à Londres *Narrative of a Residence at Constantinople during the Greek and Turkish Revolutions*, les îles, bien qu'attrayantes, comptaient plusieurs inconvénients :

Les sources sont imprégnées de minéraux, surtout à Halki. Pour y remédier, les maisons, et surtout les couvents, aménagent de profondes excavations qui servent de réservoirs où l'eau de pluie est collectée. Ces dépôts sont si précieux qu'on prend soin de les fermer à clé⁵⁷.

Le second désavantage, mentionné par Walsh, provenait des dangers encourus lors des trajets :

Même par beau temps, les îles sont exposées à de brusques ouragans. L'air semble stagner, suivi d'un silence de mort, puis d'une tache sombre qui apparaît à l'horizon. Alors, c'est l'explosion soudaine, accompagnée de rafales de vent qui balaient tout sur leur passage. Des caïques sont parfois pris au piège. Les embarcations chavirent, emportant dans les flots déchaînés l'équipage et les passagers. Des accidents de ce genre arrivent chaque année.

Les caïques, embarcations légères, tout en longueur, de six à huit rameurs, mettent alors quatre bonnes heures pour gagner la plus grande île depuis l'embarcadère de Tophane. En 1846, un bateau à vapeur partait chaque matin de Büyükada et effectuait le trajet inverse en fin de journée. Vingt ans plus tard, trois navires commandés aux chantiers anglais commencèrent à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

résidence fût ornée d'un œil omniscient, au centre d'un triangle.

La plupart de ces villas offrent des styles architecturaux diversifiés, toutefois pas au point de considérer, comme un journaliste grec au début du XX^e siècle, que ces « résidences qui se succèdent en rangées élégantes et variées vont des chalets suisses aux pagodes indiennes, des kiosques turcs aux temples égyptiens⁷⁵ ». Les auteurs de récits de voyage n'ont cessé de comparer les îles des Princes, en particulier Prinkipo, à Capri, la Riviera, la Côte d'Azur, Brighton ou encore Trouville. Des historiens de l'archipel ont brodé sur les frasques supposées de riches propriétaires de villas. C'est le cas de John Freely, qui prend pour argent comptant le récit du tenancier d'un café, à côté de l'ancien kiosque du docteur Hintiryan :

À la fin du XIX^e siècle, Hintiryan, un dentiste arménien, aurait fui la capitale, à la suite d'une série de scandales, et se serait réfugié à Prinkipo. Il s'était fait construire une sorte de château fort en bois, avec remparts crénelés, une tour de guet, des barbicanes et une douve traversée par un pont-levis.

Le patron du café, se remémorant les histoires que lui racontaient son grand-père, ajoute :

Le docteur Hintiryan, dès son arrivée sur l'île, fut en proie à un délire, se prenant pour un chevalier. Comme Don Quichotte, il lui fallait un acolyte qu'il trouva en la personne d'un pêcheur arménien, simple d'esprit, qui s'appelait Hagop. Tous deux, affublés de costumes de l'époque, se mirent à jouer aux preux chevaliers, guettant les éventuels assauts et rêvant de porter secours à des dames en détresse. Bien évidemment, personne n'apparut. Le docteur sombra dans la folie et l'alcool⁷⁶.

Hintir Hintiryan, qui mourut en 1932, eut en réalité une vie des plus rangées. C'est ce qu'indique Pars Tuğlacı, auteur de deux

imposants volumes sur les îles et les propriétaires successifs des plus belles villas. Hintir Hintiryan n'était pas dentiste mais médecin. Après avoir fait ses études au prestigieux lycée de Galatasaray, il partit en France soutenir sa thèse de doctorat intitulée *De l'embryotomie au point de vue des souffrances qu'elle cause au fœtus et des moyens de les lui éviter*. À son retour à Istanbul, il travailla à l'hôpital militaire de Beylerbeyi, puis ouvrit un cabinet à Beyoğlu. Au sujet de sa résidence de Büyükkada, rien n'est signalé si ce n'est qu'il mit un certain temps à la construire, ce qui lui valut de faire longtemps la navette entre l'île et Istanbul. Ses héritiers durent la mettre en vente dans les années 1970. Les acquéreurs ne firent pas les travaux de restauration nécessaires et une décennie plus tard la bâtisse, qui n'avait rien d'un château fort, tombait en ruine⁷⁷.

La découverte des bains de mer

Selon les guides touristiques de l'époque, chacun pouvait trouver dans l'île de son choix les conditions estivales qu'il désirait : tranquillité absolue et réparatrice, promenades sous les pins aux odeurs balsamiques, vie intense des hôtels fréquentés par une riche clientèle qui s'adonne au plaisir de la danse et du bridge, pêche sur les rives poissonneuses de l'archipel, et pour finir, joies des baignades. Jacques Boucher de Perthes, comme d'autres voyageurs de passage sur les îles, mentionne des maisons de plaisance louées à des étrangers qui viennent prendre des bains de mer. Lui-même, de retour d'une excursion au sommet de Prinkipo, ne résiste pas à la tentation de se rafraîchir. « Un vieux turc, écrit-il, m'ouvrit un cabinet d'où l'on descendait dans un bassin de deux à trois mètres carrés. Ce n'était pas ce que je recherchais, je voulais nager, et voyant quelques planches placées en saillie, absolument comme celles que l'on met dans les écoles de natation pour y sauter, je

demande au Turc s'il y avait beaucoup d'eau. » Par l'intermédiaire de son guide, il lui répond que c'est le cas. Boucher de Perthes n'en est toutefois pas convaincu et il tient à s'en assurer. Mais comme ce jour-là, la mer est trouble et qu'il ne peut pas voir le fond, il en conclut qu'il ne court aucun risque à se jeter à l'eau, tête la première. C'est alors, écrit-il, que « mon front porta sur un corps dur et je n'y vis plus rien : j'étais au fond sans connaissance. Cet anéantissement, heureusement, ne dura qu'un instant. Je croyais avoir le crâne ouvert, il n'était que froissé, et bientôt je revins à moi ». Le Turc, à qui il adresse de vifs reproches, ne semble pas comprendre. Boucher de Perthes en déduit que s'il avait recommencé son saut périlleux, le gardien des lieux n'aurait rien fait pour l'en empêcher : « *Ne dérangez pas le monde*, telle semble être la maxime habituelle ».

Remis de ses émotions, Boucher de Perthes prétend avoir rencontré sur la plage « des baigneurs qui prenaient leurs ébats dans la plus simple tenue de l'âge d'or ; la feuille de vigne même avait été oubliée » ! Pour donner plus de piquant à la scène, il introduit « de pauvres Anglaises, que leur promenade romantique avait conduites de ce côté, arrêtées entre la mer et la muraille, ne sachant comment sortir de ce singulier Éden et traverser ces groupes de Tritons étendus sur la rive ». Le simple fait de rebrousser chemin n'est bien évidemment pas évoqué, l'usage d'ombrelles et d'éventails passe pour plus adapté à la « situation critique » où se trouvent « les pauvres voyageuses ». Les accessoires en question, qui ne suffisent pas à mettre entre elles et « ces dieux marins » un rempart suffisant, permettent à l'auteur du récit de se distinguer : « Que pouvais-je faire, interroge-t-il, pour leur venir en aide ? » Réponse : « Leur faire ombre de mon corps⁷⁸ » !

À cette scène qualifiée de « demi-burlesque » vient s'en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans la famille de Matilde Tilda Levi, toujours à Büyükada, les aînés ne parlaient pas de l'impôt sur la fortune. Il a fallu attendre le film de Tomris Giritöglu, en 1999, *Salkım Hanım'ın Taneleri* (Les Diamants de Mme Salkım), consacré à cet épisode et bien accueilli par le grand public, pour que le sujet cesse d'être tabou. Dans son entourage, précise-t-elle, en raison de la charge émotionnelle, afin de garder une trace, ou peut-être dans l'espoir de récupérer un jour leurs biens, tous avaient gardé l'avis d'imposition⁹³.

Lizi Behmoaras, se remémorant son enfance, écrit dans « *Matzah, simit et fromage blanc* » :

Ma grand-mère avait coutume d'évoquer à tout propos des biens jadis possédés et maintenant disparus, tels que tapis, piano, lampes Lalique, cristaux, argenterie, etc., un inventaire qui se terminait invariablement et mélancoliquement par ces mots : « puis le varlık est venu et nous a tout pris... ». Varlık était donc le personnage redoutable de mon enfance, celui qui débarque sans crier gare, confisque tous les biens, les entasse dans d'immenses malles et envoie manu militari le maître de maison casser des pierres. Pourquoi ? On n'en sait trop rien. Où ? À Aşkale, dans un tout petit village, je l'avais vu sur mon atlas⁹⁴.

Les Grecs, les Arméniens et les Juifs, considérés comme trois minorités distinctes lors du traité de Lausanne, sont touchés par le *varlık vergisi*. Les Juifs, quatre ans plus tard, choisiront pour beaucoup de gagner le nouvel État d'Israël, convaincus après cet impôt arbitraire qu'il n'existe plus d'avenir pour eux en Turquie. La situation va changer une douzaine d'années plus tard, quand la communauté grecque sera directement visée.

Les événements de septembre 1955

Durant l'été 1955, des désordres répétés entre les communautés grecque et turque de Chypre enveniment les relations entre Athènes et Ankara. La tension est à son comble quand circule une rumeur selon laquelle une bombe aurait explosé dans la maison natale de Kemal Atatürk, à Salonique. Quelques jours plus tard, dans la nuit du 6 au 7 septembre, une foule d'émeutiers se dirige dans les quartiers, notamment de Péra et de Galata, où la plupart des commerces sont tenus par des Grecs. Le lendemain matin, les citadins découvrent un paysage de cataclysme : vitrines de boutiques éventrées, rues jonchées de tout ce qui a échappé au vandalisme et au pillage. Le bilan est consternant : 1000 maisons, 4348 magasins, 27 pharmacies, 21 usines, 1100 restaurants, cafés et hôtels, 73 églises, ainsi que 26 écoles sont sérieusement endommagés. Deux cimetières grecs sont profanés. En périphérie de la ville, onze à quinze personnes ont été tuées, des femmes violées. Que les Grecs aient été la cible d'une colère populaire ne fait pas l'ombre d'un doute. Néanmoins, la thèse d'une explosion spontanée de violence n'est pas crédible. L'étonnante efficacité des destructions, en l'espace d'une seule nuit, prouve une organisation préalable impliquant le gouvernement, des responsables locaux et des policiers.

Le 12 septembre, le député Alexandre Chatzopoulos dénonce ouvertement l'attitude des policiers devant l'Assemblée : « Sur les îles des Princes, pourquoi l'ordre n'a-t-il pas été donné d'empêcher les bateaux d'accoster ? À Büyükada, deux à trois cents hommes ont pu débarquer peu après minuit sans le moindre problème. Ils avaient le soutien de la police locale qui n'a pas cherché à mettre fin aux saccages pas plus qu'elle n'est intervenue pour empêcher ces individus de regagner les villages de la côte asiatique⁹⁵. À Kınalı, l'intervention de quelques

policiers a suffi à renvoyer les embarcations. L'île de Burgaz est également épargnée. En revanche, à Büyükada et à Heybeli, 110 magasins, 3 maisons, 2 écoles, 2 pharmacies, 1 clinique, 2 hôtels et 21 restaurants sont saccagés et pillés. À Büyükada, les églises grecques orthodoxes de la Vierge Marie, du Christ Sauveur et Saint-Dimitri sont sérieusement endommagées. Grâce aux cochers de l'île, qui vivent à proximité du monastère Saint-Nicolas, les assaillants venus l'incendier sont refoulés. À Heybeli, les monastères de Saint-Georges du Précipice et de Saint-Spyridon sont pris pour cible – ce dernier, particulièrement excentré, vient démentir la thèse avancée par les autorités d'une explosion de violence spontanée⁹⁶.

À Heybeli, rapporte Nejat Gülen, les bruits les plus alarmistes s'étaient répandus :

Istanbul brûle. On égorge les Grecs. Beyoğlu est rasé. Il y a des milliers de morts. Des individus dépenaillés passèrent en courant devant notre maison en criant : « Les Grecs ont bombardé la maison d'Atatürk. Gloire à Atatürk ! Chypre est turque et le restera ! » À l'un d'entre eux, qui me demanda où était la maison de l'épicier Pano, j'indiquai une fausse direction. Parmi la bande, je reconnus des âniers qui habitaient sur la colline. Du village, nous parvenaient les bruits de vitres brisées et d'objets détruits. Le calme revint avec l'arrivée des soldats de l'école navale. Notre voisine, Mme Marika, seule à son domicile, avait fermé les volets de sa maison pour faire croire qu'elle était vide. Nous l'avons trouvée, tremblante de peur, dans notre jardin. J'appris plus tard qu'à deux pas, Aristidi Fotiadis avait passé la nuit derrière sa porte, muni d'une barre de fer pour empêcher quiconque d'entrer⁹⁷.

À Büyükada, I. Meletiadês, policier à Athènes et de passage dans sa famille lors des événements rapporte que cette nuit-là, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fermeture d'écoles turques en territoire hellénique¹¹⁶.

Depuis son élection au trône de patriarche, Bartholomé I^{er}, diplômé de l'école théologique de Halki, n'a cessé de demander aux autorités turques la réouverture du séminaire, indispensable à la formation de son clergé. Sa fermeture, contrairement aux établissements primaires et secondaires, n'est pas liée à la chute démographique de la communauté, mais relève d'une décision politique venue d'Ankara. Celle-ci est jugée d'autant plus injuste que les universités privées sont dorénavant autorisées et qu'elles ne cessent de s'ouvrir aux quatre coins de la ville. L'Union Européenne, qui soutient la requête de Bartholomé I^{er}, a fait de cette question un test de l'engagement de la Turquie en faveur de la liberté religieuse. Si la situation n'évolue pas, tôt ou tard viendra le jour où la nomination du patriarche posera problème, d'autant qu'Ankara exige qu'il soit citoyen turc. Autre point, à supposer que le séminaire rouvre ses portes, il faudra, dans un pays où la communauté grecque est réduite à portion congrue, qu'il accueille aussi, comme par le passé, des étudiants et des enseignants de diverses nationalités.

V

L'exil de Trotski à Prinkipo

Un nom est associé à Büyükkada, celui de Lev Davidovitch Bronstein, dit Léon Trotski. Durant ses quatre premières années d'exil, il loue à deux reprises une villa sur l'île qu'il appelle par son nom grec, Prinkipo. Chassé d'URSS par Staline au moment où les répressions s'abattent sur ses partisans, Trotski est informé de sa destination dans le train qui le conduit au port d'Odessa d'où il embarque avec sa famille et des agents de la police soviétique. Le 12 février 1929, jour de son arrivée à Istanbul, Trotski remet au policier turc venu contrôler ses papiers d'identité un courrier à l'attention de Mustafa Kemal :

Monsieur, aux portes de Constantinople, j'ai l'honneur de vous faire connaître que je suis arrivé contre ma volonté à la frontière turque et que je ne la franchis qu'à la suite d'un acte de violence¹¹⁷.

Pourquoi la Turquie ? Selon Isaac Deutscher, bien que le gouvernement turc lui ait fait savoir que l'octroi d'un visa, pour raison de santé, n'avait fait l'objet d'aucune négociation, Trotski resta « convaincu que Mustafa Kemal était de mèche avec Staline¹¹⁸ ». Cette thèse n'est toutefois étayée par aucun document, tout comme l'hypothèse avancée par Jean van Heijenoort selon laquelle Mustafa Kemal lui était reconnaissant pour l'envoi d'armes durant de la guerre contre la Grèce. Trotski aurait dit : « Des compagnons d'armes n'oublient pas de pareilles choses¹¹⁹. »

En Turquie, Trotski ne peut tirer aucun avantage de son exil. La vie politique de la jeune République n'offre aucun attrait. Le mouvement ouvrier y est embryonnaire et durement traité. Les Russes Blancs, bien que nettement moins nombreux qu'en 1920-1922, constituent une sérieuse menace pour sa sécurité. Au plus fort de ce que l'on a appelé « les années blanches »,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

secousses guerrières. Étant à l'écart, je me trompe peut-être, mais il me semble que l'on ne se rend pas suffisamment compte de toute l'étendue de ce danger. A-t-on en vue une perspective non de mois mais d'années – pas de dizaine d'années en tout cas – je considère comme absolument inévitable une explosion guerrière du côté de l'Allemagne fasciste. C'est précisément cette question qui peut devenir décisive pour le sort de l'Europe¹⁴⁰.

Partir pour un nouveau lieu d'exil

Un an plus tôt, l'Américain Max Eastman, auteur de *La Jeunesse de Trotski* et *Depuis la mort de Lénine*, qui traduira *La Révolution trahie* de Trotski, lui rend visite en juillet 1932 et reste deux semaines sur l'île. De toute évidence, ce séjour le déçoit profondément : « Trotski ne vit pas dans le luxe; il n'y a pratiquement pas de meubles dans sa maison ; c'est une caserne, et la nourriture est simple à l'extrême. Il ne fait que conserver les habitudes d'un ministre de la Guerre après qu'il était devenu un leader d'un parti prolétarien. » Plus grave encore aux yeux d'Eastman :

L'absence de confort et de beauté dans la maison de Trotski, l'absence même de toute tentative de cultiver l'art de vivre sous un aspect perceptible, me paraît tristement regrettable. Un homme et une femme doivent être esthétiquement morts pour vivre dans cette caserne nue que quelques dollars seulement auraient pu transformer en une maison charmante. [...] Le jardin qui entoure la villa est abandonnée aux mauvaises herbes. Pour épargner de l'argent explique Natalia Ivanova. Par pure indifférence de la beauté, dirais-je. Trotski parle beaucoup de l'art dans ses livres et revendique un goût cultivé, mais il n'a pas plus d'intérêt pour l'art que pour son jardin¹⁴¹.

Comme le souligne Isaac Deutscher, Eastman tient peu compte de la situation dans laquelle se trouvaient Trotski et ses proches :

Même dans des circonstances normales, il ne serait pas venu à l'idée de Trotski et de Natalia de constituer « une résidence charmante » avec des gravures ne coûtant que « quelques dollars », et leurs conditions de vie à Prinkipo ne furent jamais normales. Ils restèrent là, tout le temps, comme dans une salle d'attente sur une jetée, regardant le bateau qui les emmènerait loin de cet endroit. L'effort et l'argent devaient être économisés pour une lutte désespérée dont la maison de Büyükada ne fut que le quartier général temporaire. Son austérité propre et dénudée était en accord avec ce dessein¹⁴².

En Turquie, seule l'activité littéraire assure à Trotski des revenus. C'est d'ailleurs la profession d'écrivain qui va dorénavant être mentionnée sur ses papiers officiels. En 1929, il se consacre à la rédaction de son autobiographie publiée sous le titre, *Ma Vie*, œuvre qu'il n'appellera jamais ainsi. De 1930 à 1933, il rédige *Histoire de la révolution russe*, ouvrage au sujet duquel François Mauriac écrira : « J'ai été pris dès les premières pages, comme Tolstoï et Gorky m'avaient pris. Si Trotski n'avait pas été militant de la révolution marxiste, il eût trouvé sa place auprès de ces grands maîtres¹⁴³. » Les autres travaux historiques entamés en Turquie resteront à l'état de manuscrits inachevés. C'est donc exclusivement ces deux livres, et leur traduction, qui lui permettent de vivre et de faire vivre les siens, y compris les proches collaborateurs qui sont restés chez lui durant ces années.

Dans son autobiographie, au chapitre intitulé « La planète sans visa », Trotski dresse la liste de tous les pays qui lui ont refusé le droit d'asile. L'Allemagne tout d'abord, où il entama des

démarches avant même d'être expulsé d'URSS. Mais dans ce pays où l'asile se réduit au droit d'y faire une cure, les sphères gouvernementales ont estimé que son état de santé n'était pas jugé suffisamment sérieux pour qu'il ait besoin du traitement de médecins allemands, dans des stations thermales allemandes. Il constate que « la diversité des motifs que la démocratie invoque pour refuser le visa est très grande. Le gouvernement norvégien, voyez-vous, se fonde exclusivement sur des considérations de sécurité pour moi. [...] Le gouvernement norvégien, bien entendu, se déclare tout entier pour le droit d'asile, de même que les gouvernements allemand, français, anglais et tous les autres. Mais l'exilé doit, préalablement, présenter à Oslo un certificat comme quoi il ne sera pas assassiné. » Quant au gouvernement français, il se montra, selon Trotski, « beaucoup plus spirituel ». L'asile ne pouvait être accordé car il existait, dans les archives de la police, un arrêté d'expulsion pris sur la demande de la diplomatie du tsar¹⁴⁴.

Trotski a fait son possible pour quitter la Turquie et gagner un pays où il serait moins isolé. Il n'a cependant rencontré aucune difficulté avec les autorités turques. En novembre 1932, quand Trotski et sa femme se rendent à Copenhague, ils obtiennent rapidement un document turc pour franchir les frontières. Aux personnes qui leur rendent visite, y compris pour une longue période, les visas sont délivrés sans problème. Quand Trotski et ses proches sont déchus de la nationalité russe, les passeports turcs sont utilisés pour le départ en France. Ces mêmes passeports, depuis longtemps périmés, seront les seules pièces d'identité avec lesquelles Trotski et sa femme entreront en Norvège, puis au Mexique.

Le 17 juillet 1933, jour de son départ, avant d'embarquer sur un bateau italien, le *Bulgaria*, à destination de Marseille,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sillonnant l'île à vive allure sur sa *şeytan arabası* (voiture du diable, comme on appelle parfois une bicyclette) était loin de passer inaperçu. Dans l'actuel musée, on ne peut pas voir à quoi ressemblait le vélo de Hüseyin Rahmi Gürpınar pour la simple raison qu'à l'âge de soixante-dix ans, jugeant plus sage de renoncer à cette activité, il en fit cadeau à un jeune homme pauvre¹⁵⁸.

Toujours d'après ses biographes, Hüseyin Rahmi était très attaché à ses chats. Lorsqu'il meurt en 1944, à l'âge de quatre-vingt ans, ses dernières paroles auraient été : « Nourrissez-les bien. » Si plusieurs de ses romans témoignent de son attachement pour la gent féline, notamment une nouvelle consacrée à sa chatte Nazlı, il n'en reste aucune trace dans son ancienne demeure. Les gardiens du musée n'en nourrissent pas et les bandes de chiens qui vivent dorénavant dans la forêt prennent régulièrement les chats en chasse. En revanche, le visiteur découvre dans une petite salle située sous les combles que Hüseyin Rahmi avait une autre passion : le tricot et la dentelle. Napperons, coussins, couvre-lits, tentures, bonnets de nuit et bérets, tous ont été confectionnés par ses soins. Aux dires de ses contemporains, ses travaux faisaient pâlir d'envie les couturières, y compris les plus chevronnées. Cette activité, qui requière minutie et dextérité, constituait pour l'écrivain un précieux dérivé à son travail intellectuel : « Quand mon cerveau est fatigué, a-t-il dit, les mains travaillent et cela me repose¹⁵⁹. »

Hüseyin Rahmi Gürpınar, qui perdit sa mère très jeune et dont le père se remaria rapidement, grandit avec sa grand-mère et ses tantes auprès desquelles il prit peut-être goût à la couture. Par contre, et peut-être en raison d'un premier entourage essentiellement féminin, il ne se maria jamais, mais accueillit sous son toit un colonel à la retraite, Hulûsi Bey. Au dernier

étage du musée se trouve sa table de travail, étonnamment petite, où tout au plus trois livres peuvent être ouverts à côté des encriers et de nombreux stylos. Mais après tout, chaque écrivain travaille comme il l'entend, et Hüseyin Rahmi fut un des plus prolifiques, auteur d'une quarantaine de romans, de plusieurs recueils de nouvelles, de quatre pièces de théâtre, de traductions, de nombreux articles polémiques et critiques.

C'est en 1912 que Hüseyin Rahmi Gürpınar s'installe à Heybeli. Chose inédite dans l'histoire de la littérature turque, c'est grâce aux revenus que lui procure la vente de ses romans qu'il peut acheter un terrain et se faire construire une villa. Il mène jusqu'à sa mort, en 1944, une vie retirée qu'il n'interrompt que par un voyage en Égypte, en 1933, juste après le décès de son ami Hulûsi Bey, et par des séjours occasionnels à Ankara où il est membre du parlement entre 1936 et 1943. Comme le révèle une lettre adressée à Refik Ahmet Sevengil, auteur d'une biographie sur la vie, l'œuvre et la correspondance de Hüseyin Rahmi, l'emplacement de sa résidence n'avait rien de fortuit. Les visites, contrairement à ce qui se pratiquait en ville, avaient des allures de parcours du combattant : chemin abrupt et escarpé, « de nature à rebuter des chèvres », portail cadénassé, dépourvu de cloche comme de sonnette. Pour signaler sa présence, si l'on en croit Hüseyin Rahmi, le seul moyen était de se munir d'une grosse pierre et de tambouriner à la porte d'entrée comme un forcené. Le stratagème donna entièrement satisfaction à l'écrivain qui se moquait des conventions sociales, tenant plus que tout à son isolement et à sa tranquillité¹⁶⁰.

Hüseyin Rahmi Gürpınar fut l'écrivain le plus populaire de 1890 jusqu'aux années 1930. Contrairement à la plupart de ses contemporains, il n'a pas été marqué par un modèle préexistant, turc ou français, mais assimilant rapidement diverses influences,

il s'est formé une personnalité littéraire puissante et indépendante. Admiratif du prolifique journaliste et romancier Ahmed Midhat, à qui il doit la publication de son premier roman et un emploi de rédacteur au quotidien *Tercümanı Hakikat* (L'Interprète de la Vérité), Hüseyin Rahmi s'inspire à la fois des traditions populaires turques (théâtre d'ombres, farce, conteur public) et des naturalistes français. Dans son œuvre, les récits colorés, le style truculent, les conversations cocasses, l'imitation des minoritaires, se doublent constamment d'une observation et d'une analyse des problèmes sociaux de son époque.

À titre d'exemple, plusieurs de ses romans traitent du sort réservé aux femmes, des problèmes d'émancipation et des mariages arrangés. Dans *Sevda Peşinde* (En quête d'amour), qui a pour cadre Büyükada et Heybeli, la belle Aynınur, amoureuse d'un garçon de son âge, Ali İlhami, est contrainte par sa mère d'épouser un homme aisé. De cette union non désirée naît un enfant, à Büyükada, où le couple s'est installé. En se rendant à Istanbul, Aynınur croise Ali İlhami, qui a appris son mariage, mais dont les sentiments restent inchangés. Ainsi débute une liaison passionnée, notamment dans des lieux champêtres et reculés, à Heybeli. Les lettres que l'héroïne envoie à son amie et confidente, Seda, permettent à l'écrivain d'évoquer la condition des femmes dont les parents décident du mariage. Contrairement aux hommes, qui peuvent répudier leur épouse ou s'accommoder d'une double relation, l'adultère est lourd de conséquences et ne peut avoir de dénouement heureux. Aynınur en est consciente. Elle tombe malade, et en désespoir de cause, finit par se noyer. Son amant choisit lui aussi le suicide tandis que le mari ne tarde pas, en secondes noces, à épouser une jeune femme.

Autre thème de prédilection de Hüseyin Rahmi Gürpınar : le personnage du snob occidentalisé. Au large d'Istanbul, où la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

singulière : parcourir en diagonale, dans ce lieu austère et à vocation studieuse, un roman à l'eau de rose.

L'intrigue est simple. Semra, qui a grandi et fait ses études à Paris, dont la carrière de peintre s'annonce prometteuse, se rend à Büyükada pour y vendre la villa familiale. Elle compte liquider cette affaire rapidement mais, sous le charme de cette île décrite maintes fois comme un jardin d'Éden, d'une maison où de vieux souvenirs refont surface, elle est troublée par le compagnon de jeux de son enfance, Suavi, un paysan. Semra s'étonne d'abord de trouver agréable la compagnie de ce « jeune rustre », mais il se trouve qu'il est beau, que le printemps à Büyükada est propice à l'oisiveté, la frivolité et l'idylle. Au fil des promenades, ils deviennent amants et coulent des jours heureux, plus précisément des soirées et des nuits car le reste du temps, Suavi travaille avec ses parents, hostiles à leur liaison. Mais à mesure que l'amour de Suavi devient entier, par-delà les convenances et le qu'en-dira-t-on, Semra s'interroge. Au cœur de l'été, un couple d'archéologues français lui rend visite, la femme conseillant à Semra de quitter cet homme, « physiquement séduisant, mais qui a tout l'air d'un benêt ». Elle tergiverse. L'île est de plus en plus déserte, les riches estivants sont partis, elle sent les regards hostiles des villageois peser sur elle.

Incapable de savoir si elle compte accepter ou non la demande en mariage de Suavi, Semra se laisse un délai de réflexion en acceptant une invitation à séjourner quelque temps à Smyrne. Son amant s'insurge, convaincu que son départ est synonyme de rupture. Quand loin de lui, elle finit par comprendre qu'elle veut l'épouser, elle retourne à Büyükada où le père de Suavi la reçoit en la traitant de « salope » et de « garce ». Le lendemain de son départ, Suavi s'était pendu. « Un homme s'était tué à cause

d'elle, et elle n'aurait point assez de toute sa vie pour expier ce crime. Joignant les mains, elle s'enfonça dans la solitude », tels sont les mots de la fin.

Gentille Arditty-Puller, qui séjourna à de nombreuses reprises à Büyükada, évoque les lieux de promenades comme le sentier des amoureux, le carrefour Diaskelo rebaptisé depuis de l'Union, les environs du monastère Saint-Nicolas, l'église du Christ Sauveur et les guinguettes environnantes. Ces descriptions fidèles et détaillées se retrouvent d'ailleurs dans la plupart des romans qui se déroulent sur les îles. Chez Hüseyin Rahmi par exemple, dans *Sevda Peşinde* (En quête d'amour), les amants gravissent un sentier pierreux et escarpé pour gagner une épaisse pinède, près de la petite chapelle appelée Makarios, du nom d'un moine qui s'installa au sommet de cette colline vers 1870. Chez Arditty-Puller, les descriptions, comme l'ensemble du récit, sont toutefois constamment émaillées de fioritures, de lieux communs et de clichés : les insulaires sont présentés comme des « indigènes » pour qui la principale distraction est de regarder les gens venus de la ville. Semra, sitôt retrouvé son ami d'enfance, entreprend « d'appriivoiser ce jeune sauvage ». La « paix édénique » de « l'île enchantée » rime avec nonchalance et oisiveté. Une fois amoureuse, Semra se sent « redevenir l'Orientale qu'elle n'avait jamais cessé d'être », avant de redevenir pour un temps occidentale, c'est-à-dire une femme libre et indépendante. Au fond, le dilemme de l'héroïne se joue entre nature et culture, instinct et éducation, pureté des sentiments et souci du rang social.

Au large d'Istanbul comme ailleurs, les unions doivent être conformes aux convenances. Sur les îles, sans doute plus qu'ailleurs. Le roman rend d'ailleurs assez bien cet espace confiné, où tout se sait et où les commérages vont bon train. Les

courtiers par exemple, que l'on appelle dorénavant *emlakçılar* (agents immobiliers), capables en entendant citer telle ou telle famille de dire aussitôt quelle maison leur appartenait, d'avoir leur petite idée sur leur histoire, de connaître sinon le plan détaillé de leur propriété, du moins ses qualités et ses défauts.

Gentille Arditty-Puller aborde également un autre sujet, celui des mariages mixtes. Ainsi les parents de l'héroïne dont le père, « Bilal Kerimzâde, un Turc de bonne souche, était tombé amoureux de sa voisine Aleksandra, jeune Grecque d'une grande beauté, et l'avait épousée quoiqu'ils ne fussent pas de la même race ». Il n'est pas précisé que l'enfant né de ce mariage prend non seulement le nom de son père, mais hérite aussi de sa religion et, d'une manière générale, de son appartenance nationale et culturelle. Jusque récemment, les unions mixtes suscitaient souvent une condamnation et une exclusion sans appel de la part des coreligionnaires, surtout lorsqu'il s'agissait, pour les Grecs, de perdre une femme. Pour les fervents défenseurs de l'endogamie communautaire, l'autre cas de figure évoquée dans le roman, celui d'une grecque orthodoxe qui épousa un Levantin et éleva ses enfants dans le culte catholique, était moins problématique, bien que déconseillé.

Gentille Arditty-Puller indique également, entre parenthèses, que les vieilles familles stambouliotes disaient en français « monter aux îles » et « descendre en ville ». Cette brève indication entraîne une question relative au choix de la langue : Pourquoi cette écrivaine s'est-elle exclusivement exprimée en français ? La réponse est en grande partie liée à ses origines juives sépharades et à l'influence de l'Alliance israélite universelle sur sa génération. Cette société juive culturelle fut fondée en France en 1860, à la suite des événements antisémites sanglants survenus à Damas et de la conversion forcée au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En 1862, Arsénios se rendit à Halki pour y suivre l'enseignement d'un célèbre confesseur, Eustratios. Après cinq années passées à ses côtés, il se retira dans une cabane, sur un promontoire reulé et difficile d'accès. Peu de temps après, grâce au soutien de riches donateurs, dont le banquier Yorgo Zarifi, il construisit une chapelle en bois, entourée de cellules, au milieu d'un jardin avec puits et citernes. Cette période semble coïncider avec l'arrivée de nombreux pèlerins, y compris des non chrétiens. Lors du tremblement de terre de 1894, quand le monastère fut sérieusement endommagé, Arsénios le reconstruisit en un court laps de temps, et en plus grand, grâce au soutien du sultan Abdülhamid II, qui versa la coquette somme de 200 pièces d'or, du patriarche de Jérusalem, Nicomède, et de l'ambassadeur de Russie. On dit qu'à chaque

Ramadan, Riza Pacha, ministre de la Guerre, envoyait des présents au monastère.

Après la mort d'Arsénios, en 1906, un peintre d'icône lui succéda. Il fut suivi par un archimandrite originaire de Kayseri, dernier religieux à occuper les lieux. D'après Akilas Millas, celui-ci mourut en 1964, très éprouvé après avoir été agressé par des voleurs qui parvinrent à s'enfuir avec des objets de valeurs. Rien n'est dit sur la nuit du 6 au 7 septembre 1955, mais Saint-Spyridon figure dans la liste des monastères saccagés. Jusqu'en 2001, Théodora Roka y vécut seul avec son chien. Depuis, une famille habite là en permanence. De juin à septembre, un office religieux est célébré tous les jeudis matins. Les plus importantes liturgies ont lieu le 12 décembre, date anniversaire de la mort de Saint Spyridon, et le 13 juillet, pour fêter les miracles du saint¹⁸³.

Souvenir d'un pape bon buveur

L'église grecque orthodoxe aujourd'hui la plus fréquentée, y

compris par des visiteurs de passage, est l'église Saint-Nicolas, patron des pêcheurs, située à deux pas du port. Elle fut construite en 1857 sur un site beaucoup plus ancien, puis restaurée à diverses reprises. Selon Nejat Gülen et Kriton Dinçmen, psychiatre et écrivain, un pope qui officia dans cette église pendant plus de cinquante ans aurait été particulièrement populaire. Son nom était Yakovos, mais les villageois l'avaient surnommé *Sarhoş Papaz* (le Pope ivre). « Il faisait honneur au sang du Christ qu'il consommait sans modération » écrit Nejat Gülen. Kriton Dinçmen précise qu'il buvait jour et nuit, et que personne ne l'avait jamais croisé à jeun. Il était cependant respecté et aimé, par les Grecs comme par les Turcs. Un épisode survenu en 1940 semble avoir particulièrement marqué les esprits. Cet hiver là, en période de grande pénurie, les pêcheurs de Heybeli, y compris le meilleur d'entre eux, Koca Ibrahim, reviennent bredouilles de Niandros, l'île aux lapins. Ils pensent d'abord à de la malchance et espèrent que des bancs de poissons, comme à l'accoutumée en cette saison, vont finir par passer dans les parages. Mais deux mois plus tard, même constat : rien, à croire que les poissons ont fui les rivages de l'île. On se lamente, on s'interroge, et c'est finalement le pêcheur Deli Yano (Yano le Fou) qui affirme avoir compris l'origine de cette malédiction. Alors qu'ils commençaient tout juste à pêcher près de Niandros, une tempête les avait contraints à se réfugier sur l'île. Cette nuit-là, « Hidayet avait pissé sur un mur, celui d'une ancienne église dédiée à Saint Jean. Vous croyez que cela lui a plu ? demande Deli Yano, mettez-vous à sa place ! Depuis, il est fâché contre nous, voilà tout. »

Sur le coup, sa version des faits soulève des critiques et des moqueries, Yani a vraiment perdu la tête. Puis, peu à peu, des pêcheurs commencent à se rendre à l'église Saint-Nicolas pour y allumer un cierge, d'autres vont s'agenouiller à Niandros, au

piéd des ruines de l'ancienne église malencontreusement profanée. Mais de toute évidence, cela ne suffit pas. Alors, Deli Yano a une autre idée : demander au pope Yakovos de bénir les eaux et de prononcer des prières. « Ivre ou pas, c'est un homme d'église ». Reste à convaincre l'intéressé, âgé, connu pour son caractère grincheux et son franc-parler. Les pêcheurs décident d'aller lui en parler en compagnie de deux notables préposés de quartier, Sedat Bey et Todoraki Efendi, chargés de l'amadouer en lui offrant une bonne bouteille de vin. Le pope, averti du projet, commence par les traiter de tous les noms, puis finit par accepter. Au petit matin, les pêcheurs viennent le chercher dans un café du port, l'embarquent enroulé dans des couvertures et des duvets. Lorsque l'embarcation arrive à proximité de Niandros, ils le réveillent et lui demandent de se mettre sans tarder à prier et à bénir les eaux. Il bougonne, dit que seul un saint homme est capable de miracle, puis finit par revêtir ses habits religieux et faire ce qu'on lui demande. Tout le monde s'en retourne satisfait à Heybeli où l'événement est fêté sur la place du village. Saint Jean leur avait pardonné, la pêche à Niandros pouvait recommencer¹⁸⁴.

Ce récit, vraisemblablement enjolivé, correspond aux souvenirs d'anciens pêcheurs selon lesquels autrefois, vers la fin août, ils se rendaient avec leur famille sur l'îlot désert, réputé pour ses eaux poissonneuses, afin de rendre hommage à Saint Jean. Une liturgie avait lieu dans les ruines de l'ancienne église et les eaux étaient sanctifiées. De nombreux marins croyaient que l'île était hantée. On racontait des tas d'histoires sur les démons et les sirènes qui gardaient le trésor des moines. Des pêcheurs racontaient avoir vu un géant terrible, le fantôme de Niandros, au sommet de l'île, guettant les embarcations qu'il maudissait en gesticulant et en proférant des injures¹⁸⁵.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et pratiquent l'inceste. Au monastère Saint-Georges de Büyükada, le pope Ephrem dit aimer les pèlerins alévis. « Ce ne sont pas des musulmans comme les autres ». Ils respectent les femmes, qui prennent part aux cérémonies. La consommation communiale d'alcool peut faire partie de leur rituel. Et puis, ils ont leurs « icônes », celles de l'imam Ali, de son fils Huseyin, de Hadji Bektach et d'un grand nombre de saints.

VIII

L'île plate et la pointue

Tout Stambouliote, un tant soit peu attentif à l'horizon de la mer de Marmara, aura remarqué combien la silhouette des deux îlots voisins est différente et changeante : Sivri, « la Pointue », forme un pic au-dessus de la mer, tandis que Yassı, « la Plate », est peu visible par temps de brume ou de franc soleil. Ces deux petites îles sont également connues sous le nom de Hayırsız, « qui ne sert à rien », « de mauvais augure ».

L'extermination des chiens de Constantinople

À la fin de l'Empire ottoman, un seul épisode se rattache à Sivri, que l'on appelle alors Oxia : l'extermination des chiens de Constantinople. En 1910, un an après la déposition du sultan Abdülhamid II et l'arrivée au pouvoir des Jeunes Turcs, l'ordre fut donné de faire place nette dans les rues de Constantinople. L'affaire fut rondement menée. On commença par détruire les portées. Puis, les chiens adultes furent capturés, enfermés dans des cages et chargés sur des charrettes. Au tout début, cela ne posa pas trop de difficultés, les chiens se laissaient tenter par un appât. Mais, alertés par les aboiements de leurs congénères, ils opposèrent très vite une farouche résistance. Les personnes chargées de leur capture durent se munir de gants de cuir épais. Elles employèrent également des lasso et de grosses tenailles. Un missionnaire, P. Colomban, a rapporté la suite des événements :

On avait d'abord pensé entretenir les chiens aux portes de la ville, mais on n'avait pas calculé avec les protestations bruyantes des proscrits. Entassés les uns sur les autres, hurlant jour et nuit, se battant sans cesse, ils rendaient le voisinage inhabitable. Les gens étaient écœurés de ce spectacle de chiens se dévorant entre eux. Tout le monde protesta contre cette relégation. La municipalité, pour en finir, résolut alors de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sommes considérables furent enfouies dans ce rêve d'une imagination malade. Là où le plus modeste pavillon de plaisance eût été mille fois préférable, on éleva des constructions immenses, décorées d'un luxe de pacotille. Aujourd'hui, le malheureux rocher offre le spectacle du plus navrant abandon. Ces bâtiments, qui n'ont pas trente ans d'âge, tombent en ruine. Les orties et les ronces sont les seules plantes des parterres. Les chauves-souris et les oiseaux de nuit hantent les salons délabrés. Dans la cour de la grande villa, encombrée de débris vulgaires, chaos indescriptible, notre joyeux pique-nique semblait quelque repas fantastique dans un château de la Belle au bois dormant, fait comme un décor de théâtre²¹⁵.

De nouveau, on se demande en quel honneur la construction d'un château au large de Constantinople passe pour « le caprice bizarre d'un grand seigneur anglais » ? Yorgo L. Zarifi garde plutôt le souvenir d'une des plus belles aires de jeux de son enfance, malheureusement endommagée lors du tremblement de terre de 1894²¹⁶. Gustave Schlumberger, qui se vantait d'avoir la mainmise sur les élections à l'Académie des inscriptions et des belles lettres, avait-il lu les *Enchantements de Prudence*, récit autobiographique de Mme P. de Saman l'Esbatx ? Pour les tenants de l'ordre moral, milieu auquel appartenait Schlumberger, le livre fit scandale. Barbey d'Aurevilly dénonça violemment les confessions de ce « Rousseau femme », laquelle n'était autre que Hortense Allart de Méritens, qui avait eu de nombreuses liaisons avec des hommes de lettres. En 1850, elle avait fait la connaissance de Henry Bulwer dont elle fut la maîtresse durant cinq ans²¹⁷. Dans les *Enchantements de Prudence*, publié un an après la mort de Bulwer, elle appelle ce dernier Henry Warwick et dit de son ancien amant que c'était

l'homme « le plus doux, aimable, léger et voluptueux » :

Il n'avait pas du tout d'affectation, mais le soin continuel d'un homme très attentif et épris. C'était, en quelque sorte, une tendresse féminine que j'ai cent fois bénie. Un homme extraordinaire et parfait, connaissant la coquetterie et l'art de l'amour. Par lui, j'ai compris la sublimité des sens portés si loin par les combats et l'exaltation des modernes²¹⁸.

Si les « enchanteurs » de Prudence s'étaient simplement appelés Henry Bulwer, voire Sainte-Beuve, Béranger et Thiers, l'ouvrage n'aurait sans doute pas soulevé tant d'indignation. Mais Chateaubriand ! Quel scandale de souiller la mémoire de l'auteur du *Génie du christianisme* ! Quelle honte de le voir présenté en vicomte bohême, courant les guinguettes, donnant des rendez-vous galants à la jeune Prudence²¹⁹. En lisant les *Enchantements*, on apprend que Chateaubriand, vieillissant et jaloux, avait exhorté Hortense Allart à quitter cet Anglais, ennemi de la France, appartenant à « cette race hostile qui ne nous entend pas ». Mais celle-ci n'en fit rien, et même après leur séparation, Henry Bulwer et Hortense Allart continuèrent à correspondre.

Sur l'ancienne île de Bulwer, selon un Grec, Barba Toma, qui vécut là de l'élevage et de la culture de lopins de terre :

Le pacha égyptien passa trois étés sur l'îlot avec les femmes de son harem, ces dernières logées dans la résidence, lui dans le château. Il y avait jusqu'à trente personnes. Sept jardiniers prenaient soin du domaine qui était alors magnifique.

En réalité, le khédivé Égypte ne séjourna pas au large de Constantinople et l'évocation du harem relève à nouveau du fantasme. Comme l'ont constaté Cox et Schlumberger, Ismail Pacha ne fit rien pour entretenir l'îlot et ses constructions.

Quand un journaliste interrogea Barba Toma, en 1940, ce dernier était alors âgé de quatre-vingt-onze ans. Il indiqua qu'un pêcheur grec, Vasili, avait vécu à Yassı. Toma lui apportait du pain une fois toutes les deux semaines, mais un jour, les pêcheurs constatèrent qu'il avait disparu. Les ânes étaient attachés dans l'écurie. Son lit était fait, mais Vasili resta introuvable. À la question du journaliste : « Pensez-vous qu'il a été assassiné par des contrebandiers ? », Barba Toma répondit que cela n'avait jamais été prouvé²²⁰.

Dans son ouvrage sur les îles des Princes, Pars Tuğlacı fournit des informations supplémentaires sur Vasili. Le jeune homme se serait installé sur l'île en 1892, à l'âge de vingt-cinq ans, à la suite d'un chagrin d'amour. Des pêcheurs qui le chargeaient de surveiller leurs nasses lui donnaient en échange de quoi boire et manger. Après la révolution jeune-turque, en 1908, des chiens affamés l'auraient attaqué, l'obligeant à se retrancher pendant des jours dans les ruines du château. Les chiens ne pouvaient venir que de Sivri, à une distance d'environ deux kilomètres, où ils étaient de milliers à mourir de faim et de soif.

Sir David Kelly, ambassadeur anglais à Ankara de 1946 à 1949, évoque Bulwer et son île dans un livre sur les coulisses de la diplomatie. Lui aussi considère que les deux résidences construites à Yassı par son lointain prédécesseur étaient destinées à une femme turque, « traditionnellement connue sous le nom de princesse de Samos ». Celle-ci aurait patiemment attendu les visites de son amant tandis que « l'authentique Mme Bulwer présidait à l'ambassade de Péra et dans la résidence officielle d'été de Tharabia²²¹ ». Cette version des faits est citée, sans la moindre réserve, dans un récent ouvrage consacré à l'histoire de la diplomatie britannique en Turquie : « Henry Bulwer, malheureux en mariage, acheta l'île jusqu'alors déserte

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

BERRIDGE Geoffrey R.

British Diplomacy in Turkey, 1583 to the Present, Brill, Leiden, 2009.

BLANCHARD Pharamond

Itinéraire historique et descriptif de Paris à Constantinople, L. Hachette & Cie, Paris, 1855.

BOSCHMA Cornelis

« Le voyage pittoresque d'Antoine-Ignace Melling et les éditeurs Treutel & Würtz », *Revue française d'histoire du livre*, n°116-117, Droz, Genève, 3^e et 4^e trimestres 2002, p. 51-78.

BOSCHMA Cornelis, PÉROT Jacques

Antoine-Ignace Melling (1763-1831), artiste voyageur, Paris-Musées, Paris, 1992.

BOUCHER de PERTHES Jacques

Voyage à Constantinople, Truttel & Würtz, tome 2, Paris, 1855.

BROUÉ Pierre

Trotsky, Fayard, Paris, 1988.

BUCHWALTER Bertrand

Les relations turco-arméniennes : quelles perspectives ?, Dossier de l'IFEA, série « Turquie d'aujourd'hui », n°12, Istanbul, novembre 2002.

BUSBECQ Auger Ghiselin de

Les Lettres turques, traduites du latin et annotées par Dominique Arrighi, Champion Classiques, Paris, 2010.

BUSSIÈRE Renouard baron de

Lettres sur l'Orient écrites pendant les années 1827 et 1828, F. G. Levrault, Paris, 1829.

Büyükada Dün/Yesterday, Fondation Çelik Gülersöy, Istanbul, 1997.

Byzance retrouvée. Érudits et voyageurs français (17^e – 18^e siècles), Centre d'études byzantines, néo-helléniques et sud-est européennes, EHESS, Publications de la Sorbonne, Paris, 2001.

CHIKHACHEV Petr Aleksandrovitch

Le Bosphore et Constantinople avec perspectives des pays limitrophes, J.-B. Baillière & Fils, 3^e édition, Paris, 1877.

CHIRAGIAN Archavir

La Dette de sang – Un Arménien traque les responsables du génocide, Complexe, Paris, 1984.

COLOMBAN P.

« Les chiens de Constantinople », *Missions des Augustins de l'Assomption*, n°173, septembre 1910, p. 138-142.

COMIDAS de CARBOGNANO Cosimo

18 Yüzyılın Sonunda İstanbul, Eren, İstanbul, 1993.

Constantinople To-Day or The Pathfinder Survey of Constantinople, Clarence Richard Johnson (sous la dir.), Macmillan, New York, 1922.

COŞAR Ömer Sami

Troçki İstanbul'da, Türkiye İş Bankası, İstanbul, 2010.

COVEL John

Voyage en Turquie, 1675-1677, texte établi, annoté et traduit par Jean-Pierre Grémois, Paris, P. Letheilleux, 1998.

COX Samuel S.

The Isles of the Princes or The Pleasures of Prinkipo, G. P. Putman's Sons, New York & London, 1887.

ÇEVİK SIMYONIDIS Meri

İstanbulum, Tadım-Tuzum, Hayatım, Som Kitap, İstanbul, 2012.

DALLAWAY James

Constantinople ancienne et moderne et description des côtes et îles de l'Archipel et de la Troade, traduit de l'anglais par André Morellet, tome 1, Denné jeune, Paris, 1798.

DALLE Ignace

Un Européen chez les Turcs – Auger Ghiselin de Busbecq 1521-1591, Fayard, Paris, 2008.

DAPPER Olfert

Description exacte des îles de l'archipel et de quelques autres adjacentes dont les principales sont Chypre, Rhodes, Candie, Samos, Chios, 1868, trad. française George Gallet, Amsterdam, 1703.

DECREUS Juliette

Henry Bulwer-Lytton et Hortense Allart, d'après des documents inédits, M. J. Minard, Paris, 1961.

DELEON Jak

Büyükada – Anıtlar Rehberi, A Guide to the Monuments, Remzi, İstanbul, 2003.

DEUTSCHER Isaac

Trotsky, tome 5, traduit de l'anglais par Jean Cler, 10/18, Paris, 1980.

DINÇMEN Kriton

Symphonia Kakophonica, İletişim, İstanbul, 1992.

DUMOND Paul

Mustafa Kemal invente la Turquie moderne, Complexe, Bruxelles, 2006.

DURAND FONTMAGNE baronne de

Un séjour à l'ambassade de France à Constantinople sous le Second Empire, Plon, Paris, 1902.

Dünden Bugüne İstanbul Ansiklopedisi, Tarih Vakfı, İstanbul, 8 volumes, 1993-1995.

ELDEM Edhem

« 'Öteki' Mimarları Keşfetmek – Discovering “other” architects », *Batılışan İstanbul'un Ermeni Mimarları – Armenian Architects of İstanbul in the Era of Westernization*, Uluslararası Hrant Dink Vakfı, İstanbul, 2010, p. 12-17.

Enfants de langue et drogmans – Dil Oğlanları ve Tercümanlar, Frédéric Hitzel (sous la dir.), Yapı Kredi, İstanbul, 1995.

ERDENEN Orhan

İstanbul Adaları, Belediye Matbaası, İstanbul, 1962.

ERTÜK Ferruh

Mâzinin Dilinden Büyükada, Adalar Kültür Derneği, İstanbul, 2007.

ES Hikmet Feridun

Tanmadığımız Meşhurlar, Ötüken Neşriyat, İstanbul, 2009.

FILİZ Tolya

İstanbul, Seni Hiç Terk Etmedim Ki, Gözlem, İstanbul, 2008.

FREELY John

The Princes' Isles, Adalı, İstanbul, 2007.

“The Princes' Isles”, *Stamboul Sketches*, Redhouse, İstanbul, 1974.

GASPARIN Valérie de

À Constantinople, Calmann-Lévy, Paris, 1867.

GAUTIER Théophile

Constantinople, Bartillat, Paris, 2008.

GILLES Pierre

Itinéraires byzantins, introduction, traduction du latin et notes de Jean-Pierre Grémois, Collège de France – CNRS, Centre de recherche d'histoire et de civilisation byzantine, Monographie 28, Paris, 2007.

GÖKMAN Halil

Heybeliada Kartpostallarla bir Ada Hikayesi, Denizler, İstanbul, 2011.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- ¹⁶² Hüseyin Rahmi GÜRPINAR, « Nasıl Ödürdüler ? », *İki Hödüğün Seyahati*, 1934, extraits cités et commentés par Murat KOÇ, *Yeni Türk Edebiyatı'nda İstanbul Adaları*, p. 246-247.
- ¹⁶³ Sevengül SÖNMEZ, *A'dan Z'ye Sait Faik*, Yapı Kredi, İstanbul, 2007, p. 172.
- ¹⁶⁴ Sait Faik ABASIYANIK, « Un Point sur la carte », *Un point sur la carte*, p. 15.
- ¹⁶⁵ Sait Faik ABASIYANIK, « Une histoire pour deux », *Un Serpent à Alemdağ*, trad. Rosie Pinhas-Delpuech, Bleu Autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2007, p. 65-75.
- ¹⁶⁶ Sait Faik ABASIYANIK, « Le pape Aleksandros », *Un Homme inutile*, trad. Alain Mascarou, Bleu Autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2007, p. 111.
- ¹⁶⁷ Sait Faik ABASIYANIK, « Barba Antimos », *Un Point sur la carte*, p. 106-110.
- ¹⁶⁸ *Ibid.*, « Les gens de la plage », p. 84-91.
- ¹⁶⁹ *Ibid.*, « Les nuits de l'île pointue », p. 28-32.
- ¹⁷⁰ Sait Faik ABASIYANIK, « La mort du saint-pierre », *Un Serpent à Alemdağ*, p. 112-113.
- ¹⁷¹ Clément LÉPIDIS, *La Rose de Büyükada*, Le Seuil, Paris, 1978.
- ¹⁷² Gentile ARDITTY-PULLER, *Vent de Marmara*, Hachette, İstanbul, non daté.
- ¹⁷³ Orhan ŞEVKI, *Proti'den Kınalı'ya*, Sel, İstanbul, 2004, p. 12-13 et Arsen YARMAN, « Bir gazete ilanının izinde Kınalıada'da Ermenileri tarihi », *Agos*, 15 juillet 2011.
- ¹⁷⁴ Charles MACFARLANE, *Turkey and its Destiny: The Result of Journeys Made in 1847 and 1848 to Examine into the State of that Country*, vol. 2, John Murray, Londres, 1850, p. 655.
- ¹⁷⁵ Orhan ŞEVKI, *Kınalıada*, p. 18-20.
- ¹⁷⁶ Vital GUINET, *La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie mineure*, 1894, cité par Bertrand BUCHWALTER, *Les relations turco-arméniennes : quelles perspectives ?* dossier de l'IFEA, série « La Turquie d'aujourd'hui », n°12, novembre 2002, p. 25.
- ¹⁷⁷ Orhan ŞEVKI, *Kınalıada*, p. 220, 240, 256-259, 277-278.
- ¹⁷⁸ Rosie PINHAS-DELPUECH, *Suites Byzantines*, Bleu Autour, Saint-

Pourçain-sur-Sioule, 2009, p. 117.

¹⁷⁹ Robert OUSTERHOUT et Engin AKÜYREK, “The Church of the Transfiguration on Burgazada”, *Cahiers d’archéologie*, vol. 49, Paris, 2001, p. 5-14 [avec historique du lieu, liste et description des vestiges].

¹⁸⁰ Article signé Domna IOSIFIDU, revue *Ap Ola*, 16 août 1914, cité par Orhan TÜRKER, *Antigoni’den Burgaz’a*, p. 19.

¹⁸¹ Ernest MAMBOURY, *Les îles des Princes*, p. 53.

¹⁸² *Cumhuriyet Dergisi* (Revue *Cumhuriyet*), 12 juin 1994.

¹⁸³ Akilas MILLAS, *The Princes Islands*, p. 83-84.

¹⁸⁴ Kriton DINÇMEN, « Hidayet’in İşemesine Aya Yani Kızınca, Sarhoş Papaz’a İş Düşer », *Symphonia Kakophonica*, Iletişim, Istanbul, 1992, p. 45-60 et Nejat GÜLEN, « Sarhoş Papaz », *Heybeliada Öyküleri*, p. 122-125.

¹⁸⁵ Akilas MILLAS, *The Princes Islands*, p. 493-497.

¹⁸⁶ Mgr Hovhannes J. TCHLAKIAN, *L’Église arménienne catholique en Turquie*, Ohan Matbaacılık, Istanbul, 1998, p. 191-193.

¹⁸⁷ Père Joseph RACT, *Lieux chrétiens d’Istanbul*, Isis, Istanbul, 2006, p. 193-195.

¹⁸⁸ Baron RENOUARD de BUSSIÈRE, *Lettres sur l’Orient écrites pendant les années 1827 et 1828*, F. G. Levrault, Paris, 1829.

¹⁸⁹ Père Joseph RACT, *Lieux chrétiens d’Istanbul*, p. 167.

¹⁹⁰ Raymond JANIN, « Les îles des Princes », p. 426 et Millas AKILLAS, *The Princes Islands*, p. 459-464.

¹⁹¹ Robert WALSH, *Constantinople and the Scenery of the Seven Churches of Asia Minor*, p. 24-25.

¹⁹² Josiah BREWER, *A Residence at Constantinople in the Year 182*, p. 114-149.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 152-153.

¹⁹⁴ Gustave SCHLUMBERGER, *Les îles des Princes*, p. 250.

¹⁹⁵ F. W. HASLUCK, *Christianity and Islam Under the Sultans*, Clarendon Press, Oxford, 2 vols, 1929.

¹⁹⁶ Nejat GÜLEN, *Heybeliada Dünya Savaşının Ortasında Bir Vaha*, Adalı, Istanbul, 2010, p. 53.

¹⁹⁷ Hasan KURUYAZICI, *Adalar, Binalar, Mimarlar*, p. 74-77.

¹⁹⁸ Orhan ŞEVKI, *Kınalıada*, p. 306.

- ¹⁹⁹ P. COLOMBAN, « Les chiens de Constantinople », *Missions des Augustins de l'Assomption*, n°173, septembre 1910, p. 138-142.
- ²⁰⁰ Ümit Sinan TOPÇUOĞLU, *Istanbul ve Sokak Köpekleri*, Sepya, Istanbul, 2010, p. 62-65.
- ²⁰¹ Paul REMLINGER, « La décanisation de Constantinople », *L'hygiène générale et comparée*, mars 1910, p. 153-157.
- ²⁰² Paul REMLINGER, « Les chiens de Constantinople. Leur vie. Leur mort », *Mercure de France*, n°817, 1er juillet 1932, p. 24-70.
- ²⁰³ Yorgo L. ZARIFI, « Plati ve Oksia », *Hatıralarım. Kaybolan Bir Dünya 1800-1920*, p. 239-340.
- ²⁰⁴ Archavir CHIRAGIAN, *La Dette de sang – Un Arménien traque les responsables du génocide*, Complexe, Paris, 1984, p. 124.
- ²⁰⁵ Yachar KEMAL, *Regarde donc l'Euphrate charrier le sang*, trad. du turc par Altan Gökalp, Gallimard, Paris, 1998, p. 289.
- ²⁰⁶ Baronne DURAND de FONTMAGNE, *Un séjour à l'ambassade de France à Constantinople sous le Second Empire*, Plon, Paris, 1902, p. 36.
- ²⁰⁷ Wilfrid SCAWEN BLUNT, *My Diaries, 1888-1900*, Knopf, New York, 1921, p. 185.
- ²⁰⁸ Sir Henry Drummond WOLFF cité par John FREELY, *The Princes's Isles*, p. 100.
- ²⁰⁹ Hilary SUMMER-BOYD & John FREELY, *Strolling through Istanbul. A Guide to the City*, KPI, Londres & New York, 1971, p. 434.
- ²¹⁰ Enis BATUR, *Plati. Bir Ada Denemesi*, Sel, Istanbul, 2005, p. 55 et Hasan KURUYAZICI, *Adalar, Binalar, Mimarlar*, p. 110.
- ²¹¹ Samuel S. COX, *The Isles of the Princes*, p. 194.
- ²¹² Bahattin ÖZTUNCAY, *Hâtıra-i Uhuvvet : Fotoğrafların Cazibesi, 1846-1950*, Aygaz, Istanbul, 2005, p. 68-69.
- ²¹³ N. PARKER WILLIS, *Hurry-graphs or Sketches of Scenery, Celebrities and Society*, Wanzer Beardsley & Co, Rochester, 1853, p. 194.
- ²¹⁴ Thierry ZARCONE, *Mystiques, philosophes et francs-maçons en Islam*, Jean Maisonneuve, Paris, 1993, p. 220 et « Şeyh Mehmed Atullah Dede (1842-1910) and the Mevlevîhane of Galata: An intellectual and spiritual bridge between the East and the West », Ekrem Işın (éd.), *The Dervishes Sovereignty – The Mevlevî Order in Istanbul*, Istanbul Research Institute, 2007, p. 58-75.

- ²¹⁵ Gustave SCHLUMBERGER, *Les îles des Princes*, p. 298.
- ²¹⁶ Yorgo L. ZARIFI, « Plati ve Oksia », *Hatıralarım. Kaybolan Bir Dünya 1800-1920*, p. 239.
- ²¹⁷ Juliette DECREUS, *Henry Bulwer-Lytton et Hortense Allart, d'après des documents inédits*, M. J. Minard, Paris, 1961.
- ²¹⁸ Mme P. de SAMAN d'ESBATX, *Enchantements de Prudence*, Michel Levy Frères, 2e édition, 1873, p. 216.
- ²¹⁹ Léon SÉCHÉ, *Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, G. Sand et Mme d'Agoult*, Société de Mercure de France, Paris, 1908, p. 25.
- ²²⁰ Pars TUĞLACI, *Tarih Boyunca Istanbul Adaları*, vol. 2, p. 451.
- ²²¹ Sir Henry KELLY, *The Ruling Few or The Human Background of Diplomacy*, Hollis & Carter, Londres, 1952, p. 332.
- ²²² Geoffrey R. BERRIDGE, *British Diplomacy in Turkey, 1583 to the Present*, Brill, Leiden, 2009, p. 19.
- ²²³ Erik J. ZÜRCHER, *Turkey. A Modern History*, I. B. Tauris, Londres & New York, rééd. 2007, p. 247-248.
- ²²⁴ Faruk Nafiz ÇAMLIBEL, *Zindan Duvaları*, 1967, cité par Murat KOÇ, *Yeni Türk Edebiyatı'nda Istanbul Adaları*, p. 304.
- ²²⁵ Fıstık Ahmet TANRIVERDI, *Büyükada'nın Solmayan Fotoğrafları*, Everest, Istanbul, 2006, p. 222-223. Voir également, John FRELLY, « The Princes' Isles », *Stamboul Sketches*, p. 170-172.
- ²²⁶ *Ibid.*, p. 99.
- ²²⁷ Edhem ELDEM, « 'Öteki' Mimarları Keşfetmek – Discovering “other” architects », *Batılışan Istanbul'un Ermeni Mimarları – Armenian Architects of Istanbul in the Era of Westernization*, Uluslararası Hrant Dink Vakfı, Istanbul, 2010, p. 12-17.